

Dieu sa guérison. Ses prières furent exaucées et désormais elle marcha sans béquilles (1).

Un juif de Prague, nommé Léon, qui avait abjuré hypocritement, était si familièrement admis dans un couvent de Franciscains qu'il put ouvrir le tabernacle et s'emparer de trois hosties. Il s'enfuit à Presbourg, descendit chez un des ses coreligionnaires où, en présence d'autres Juifs, les hosties furent percées à coups de couteau et laissèrent échapper du sang. Mais soudain la foudre tomba sur la maison et réduisit en cendres les profanateurs, à l'exception de trois qui s'enfuirent, mais qui furent exécutés en 1591 (2).

Un jour que saint Pascal Baylon gardait un troupeau, il entendit la cloche de l'église voisine qui tintait le lever-Dieu. S'étant prosterné en plein champ, il aperçut l'hostie qu'il venait de vénérer en esprit se manifester à ses regards, soutenue par les mains des anges. On prétend qu'il fut donné à saint Pascal d'être l'apôtre du Saint-Sacrement même après sa mort. Ses ossements frappaient, dit-on, contre le cercueil, chaque fois que l'hostie était élevée dans l'église où il était enseveli. C'est ce qu'on appelait *colpi di San Paschale* (3).

XVII^e SIÈCLE. Saint Michel des Saints, religieux trinitaire canonisé en 1862, éprouvait à l'autel de telles ardeurs d'amour divin qu'il tombait fréquemment en extase. Un jour qu'il disait la messe à Saint-Dominique de Baëza, on vit, à l'élévation, se détacher de l'hostie un cercle en couronne de splendides rayons, éclatants comme ceux du soleil. La couronne était blanche comme la neige. Elle s'éleva dans les airs, puis redescendit sur la tête du célébrant, sans doute en signe de la sagesse qui l'animait, de là autour de son cœur comme une récompense de la charité surnaturelle qui le consumait; enfin, cette clarté miraculeuse s'étendit sur le corps du saint prêtre et illumina tout l'autel jusqu'à la fin du Sacrifice (4).

On trouve un trait analogue dans la vie de saint François de Sales. André Fremyot, archevêque de Bourges, célébrait la messe en 1604, le Jeudi-Saint, dans la cathédrale de Dijon. Tous les prêtres, selon les prescriptions du Rituel romain, allèrent communier de la main du célébrant. Le nouvel évêque de Genève, saint François de Sales,

(1) Loer, *Lib. de mirac. a Sacro Sancto Bruceillis editis*.

(2) Michel d'Isselt, *De reb. in Belgio gestis*, t. I, ann. 1591.

(3) Bolland., 17 mai.

(4) *Vie de S. Michel de Sanctis*, par Joseph de Jésus Marie, p. 126.

qui prêchait alors le carême, prit rang parmi eux. Au moment où il reçut la sainte hostie, une auréole brillante entourait sa tête et éblouit les yeux des assistants. On vit là tout à la fois un prodige eucharistique et la manifestation éclatante de la sainteté de l'évêque de Genève (1).

« La main de Dieu, dit Florimond de Rémond (2), punit la main sacrilège qui osa représenter par moquerie l'élévation céleste qui se fait à l'autel. Voici l'histoire, autorisée du témoignage de personnes dignes de foi. Le jour des Cendres, un catholique s'étant rencontré parmi quelques hérétiques qui déjeûnaient ensemble, fut prié par eux de faire la même chose et de se mettre pour cet effet à leur table. — « Je ne vous refuserais pas, répondit-il, si j'avois ouï la messe. » — « A cela ne tienne, reprend l'un d'eux, tu pourras adorer ton Dieu. » Disant cela, il prend son assiette et l'élève en haut au-dessus de sa tête, ainsi (sans comparaison) que font les prêtres quand ils font adorer Jésus-Christ à la sainte Messe. Mais, par une épouvantable punition divine, les bras lui demeurèrent si roides qu'il lui fut impossible de les plier pour les rabaisser, tombant même peu après sur la place, où ce railleur des choses saintes expira. »

L'abbaye des Bénédictines de Faverney (Haute-Saône) s'était transformée depuis 1132 en un monastère de Bénédictins dépendant de la Chaise-Dieu. Son église, placée sous le vocable de Notre-Dame, était devenue un centre de dévotion envers la Mère de Dieu, et l'affluence des pèlerins aux pieds de la statue miraculeuse de Notre-Dame-la-Blanche grandissait de jour en jour. Le pape Clément VIII venait d'accorder une indulgence à tous ceux qui visiteraient ce sanctuaire, pendant les fêtes de la Pentecôte. Afin de donner plus de pompe à cette solennité, on avait dressé un autel provisoire entre le chœur et la nef, pour l'exposition du Saint-Sacrement qui se prolongeait même pendant la nuit. D'après un usage introduit au XVII^e siècle, l'ostensoir contenait deux hosties pour faire paraître des deux côtés l'image du crucifix, empreinte seulement sur l'une des faces de chacune. Cette monstration, posée sur un corporal, était abritée par un tabernacle en bois, couvert de soie, et entourée d'un nombreux luminaire. Dans la nuit du 23 mai 1608,

(1) Bougaud, *Hist. de sainte Chantal*, t. I, p. 129.

(2) *Histoire de la naissance de l'hérésie protestante*, l. II, ch. XII.

un incendie, dont la cause resta inconnue, consuma le tabernacle, les linges, les tapis, l'autel lui-même tout entier; mais l'ostensoir, sans changer de place, resta suspendu en l'air sans aucun support. Le bref du pape Clément VIII, attaché au-devant de l'autel, avait été respecté aussi par les flammes, ainsi que le sceau de cire qui en attestait l'authenticité. Les habitants de Faverney, ceux des paroisses voisines et même de Vesoul, au nombre de plus de dix mille, purent contempler ce prodige qui se continua pendant trente-trois heures. Le 27 mai, le mardi de la Pentecôte, l'ostensoir alla se poser de lui-même sur le corporal qu'on avait disposé pour le recevoir. Ferdinand de Rey, archevêque de Besançon, ordonna de procéder à une enquête et, le 25 juillet 1608, fit proclamer à Faverney la réalité du miracle. M. Amédée Thierry, peu suspect de crédulité, alors qu'il était préfet de la Haute-Saône, a minutieusement examiné toutes les pièces de cette procédure; il résumait ses impressions par ces mots : « S'il est un fait historique matériellement prouvé, c'est incontestablement celui-là (1). » Il est à remarquer d'ailleurs que les nombreux Calvinistes de la contrée n'essayèrent point de nier la réalité d'un fait attesté par dix mille témoins. Le 18 décembre 1608, l'une des deux hosties de Faverney fut donnée par les Bénédictins à la ville de Dôle, qui fit construire à Notre-Dame une chapelle spéciale pour cette précieuse relique. Cette sainte hostie fut détruite en 1794. La ville de Faverney a conservé la sienne, honorée aujourd'hui dans l'église paroissiale. On y célèbre solennellement, le lundi de la Pentecôte, l'anniversaire du miracle, par une procession et par un office spécial qui a été approuvé par le Saint-Siège, en 1864, pour tout le diocèse de Besançon. Le nombre des pèlerins, en 1877, s'est élevé à plus de 30,000.

On voit encore à Faverney, outre la sainte hostie : 1° la chapelle construite en son honneur et pour sa résidence; 2° l'église même où s'est accompli le miracle; 3° dans cette église, le tableau en marbre, placé par la ville de Dôle en reconnaissance du don de l'une des hosties; 4° le procès-verbal original revêtu des signatures de cinquante-deux principaux témoins; 5° le registre de la confrérie du miracle, fondée en 1609 et reconstituée en 1833. Le corporal sur

(1) *Le miracle de la sainte hostie de Faverney* : lettre pastorale de Mgr Archevêque de Besançon, 1878; Jean Boyvin, *Relation fidèle du miracle du S. Sacrement*.

lequel descendit l'ostensoir est conservé à Notre-Dame de Besançon (1).

Voici la prose de la sainte hostie que l'on chante à Faverney :

Christum nube delitentem,
Igne Deum se probantem,
Ora canunt omnium.

Plaudant simul corda, voces;
Quis ferre frigidus posset
Amoris incendium?

Nocte surgit flamma vorax,
Christum ambit ignis edax,
Præcipiti turbine.

Numen ignis veneratur,
Deum noscit qui velatur
Sub panis imagine.

Prunæ candent, ardet ara,
Conflagratur ædes sacra,
Illæsæ stant hostiæ.

Pixis simul non succensa
Tuae, Deus, stat suspensa
Virtute potentiæ.

Fama volat, currunt omnes,
Ipsi vident infideles,
Augent nubem testium.

Fanis velo Deus lates,
Ignis telo Deus patet
Oculis credentium.

Quod in Thabor lux expressit
In hac æde lux detexit
Deitatis gloriam.

Inter omnes, urbs electa,
Esto memor, esto grata,
Pignus servas hostiam.

(1) Dunod, *Hist. de l'église de Besançon*, t. I, p. 329; M^{lle} Fanny de Poinctes-Gevigny, *Faverney et sa sainte hostie*; E. Mantelct, *Hist. polit. et relig. de Faverney*; l'abbé Morey, *Notice hist. sur Faverney et son double pèlerinage*; *Annales du S. Sacrement*, t. XIX, p. 253 et 289.

Ecce Panis angelorum,
Factus salus, spes avorum,
Manna manet incorruptum
In solamen posteris.

In figuris prosignatur,
Quando rubus inflammatur,
Elias curru levatur,
Fornax parit pueris.

Charitas quâ nos amasti,
Pie Jesu, quâ litasti,
Ignes igne quâ domasti,
Urat, dum te sumus pasti,
Quæ nocent, terrestria.

Vere Deus, pan is vere,
Exaltatus in aere,
Nos atrahe, nos tuere,
Fac nos regna possidere
Quæ tenes coelestia.

Alleluia!

La B. Marianne de Jésus, surnommée *le Lis de Quito*, était un modèle de ferveur pour l'Eucharistie; aussi son confesseur, le P. Gamacho, l'avait-il autorisée à recevoir la communion quotidienne. « Le P. Gamacho étant absent, dit le P. de Regnon (1), le Père jésuite qui confessait la bienheureuse Marianne, n'approuvant pas la communion quotidienne de cet ange de la terre, lui ordonna de se contenter, pendant quelques jours, de la communion spirituelle. La Bienheureuse obéit sans répliquer, mais elle ne tarda pas à être saisie d'une fièvre violente qui donna bientôt des inquiétudes sérieuses à sa famille et qui résista à tous les remèdes. Le nouveau directeur, soupçonnant la véritable cause de cette fièvre mystérieuse, vint visiter la malade, et, pour la consoler, lui dit en se retirant : « Demain, je vous attends à l'église pour vous donner la sainte communion. » Le lendemain, fête de saint Jean-Baptiste, à cinq heures et demie du matin, Marianne de Jésus était à la porte de l'église, attendant que le sacristain vint ouvrir. Le Père qui l'avait vue la veille, ne pouvait en croire ses yeux; mais elle l'assura qu'elle n'avait pas eu à faire un grand effort et qu'elle n'avait plus de fièvre

(1) *Vie de la B. Marianne de Jésus.*

La communion de ce jour acheva de la guérir, au grand étonnement du médecin et de toutes les personnes de la maison. »

On cite divers miracles accomplis avec l'huile qui brûle dans les lampes du Saint-Sacrement. Il en est un célèbre en Espagne (1640), peu connu ailleurs et dont parle en ces termes le cardinal de Retz (1) : « L'on me montra dans l'église de Saragosse un homme qui faisait allumer les lampes, qui y sont en nombre prodigieux et l'on me dit qu'on l'avait vu à la porte de cette église avec une seule jambe; je l'y vis avec deux. Le doyen et tous les chœurs m'assurèrent que toute la ville l'avait vu comme eux, et que si je voulais encore attendre deux jours, je parlerais à plus de vingt mille hommes, même du dehors, qui l'avaient vu comme ceux de la ville. Il avait recouvré la jambe, à ce qu'il disait, en se frottant de l'huile de ces lampes. L'on célèbre tous les ans la fête de ce miracle avec un concours incroyable de peuple. »

« La B. Marguerite du Saint-Sacrement, religieuse carmélite à Beaune, dit Mgr Guérin (2), employait la meilleure partie de la nuit à se préparer à la communion; lorsqu'elle était prête à recevoir ce divin aliment, sa beauté s'augmentait admirablement, ses yeux devenaient comme des flambeaux allumés, son visage paraissait tout éclatant, et il s'exhalait de sa bouche et de tous les organes de ses sens une odeur exquise et ravissante, de sorte que les religieuses contemplaient en elle une vive image de la splendeur des saintes. Plusieurs personnes ont reçu de grandes grâces, seulement pour l'avoir vue communier. Une dame, l'ayant considérée en cet état, fut puissamment touchée de Dieu; tous les péchés de sa vie lui furent clairement représentés, et elle conçut un ardent désir de servir Dieu de tout son cœur. Il arriva la même chose à un marchand qui, ayant perdu tout son bien, pour s'être rendu caution pour un autre, avait une tentation de désespoir. Il veut ouïr la messe dans l'église des Carmélites, et, lorsqu'on portait la communion aux religieuses, il aperçut la petite sœur avec un visage lumineux et angélique. Cette vue opéra un changement merveilleux dans son âme; il passa comme de la terre au ciel, et à l'instant même il eut l'esprit guéri de toutes ses peines. Quelque temps après, le marchand ayant demandé à parler à la grille, fit savoir le bonheur qui lui était arrivé, et témoigna qu'il ne

(1) *Mémoires*, t. V, p. 100.

(2) *Les Petits Bolland.*, 7^e édit., t. XV, p. 381.

se souciait plus des biens de la terre, après avoir vu en sœur Marguerite une image de ceux du Ciel. Depuis, il demeura si content et si plein de feu, qu'il ne pouvait se lasser de raconter la grâce qu'il avait reçue. »

M. de Lartigue, historiographe du roi, raconte (1) qu'en 1641, un jeune homme de la paroisse Saint-Séverin de Paris était tellement malade que les médecins, désespérant de toute guérison, l'avaient complètement abandonné. Le malade voulut se mettre en mesure de bien comparaître devant Dieu ; à peine eut-il reçu le saint Viatique qu'il se trouva subitement guéri et qu'il put, le même jour, aller visiter les malades de sa paroisse.

Le samedi dans l'octave du Saint-Sacrement, le 2 juin de l'année 1668, tous les fidèles étaient réunis pour le salut, dans l'église des Ulmes de Saint-Florent, diocèse d'Angers ; au moment où le curé entonna la strophe *Verbum caro panem verum*, il parut à la place de l'hostie une véritable figure d'homme, ayant les cheveux d'une couleur foncée et descendant jusque sur les épaules, le visage brillant et d'un port où éclatait une majesté plus qu'humaine. Le curé, qui s'en aperçut le premier, invita tous les paroissiens à venir s'assurer du fait, en leur disant : *S'il se trouve ici quelque incrédule, qu'il s'approche*. On s'approcha et on jouit de cette apparition pendant un quart d'heure, après quoi un petit nuage, couvrant cette figure, en déroba la vue. Le nuage ensuite disparut lui-même, et l'hostie revint dans son premier état. Cet événement si prodigieux parvint bientôt aux oreilles d'Henri Arnauld, alors évêque d'Angers. Il se transporta sur les lieux, entendit bien des témoins et trouva, par les plus exactes recherches, que le fait était d'une certitude incontestable, ce qui l'engagea, tout janséniste qu'il était, à attester à toute l'Église la vérité du miracle par un mandement qui fut répandu dans toute la France. Cette hostie fut conservée dans un reliquaire jusqu'à la Révolution. Le sanctuaire des Ulmes est encore aujourd'hui un pieux rendez-vous de pèlerinage eucharistique (2).

Vers l'an 1697, des Maures avaient volé un ciboire rempli d'hosties qui, plus tard, furent remises au P. Suarez. Ce dernier, craignant qu'elles n'eussent été empoisonnées, les déposa dans un lieu décent, mais humide, afin que l'humidité réduisit en cendres les hosties corrompues. Après un assez long laps de temps, il les trouva admirable-

(1) *La vérité de l'Eucharistie*.

(2) *Annales du Saint-Sacrement*, t. II, p. 174.

ment conservées. Il vit là un miracle, d'autant plus que d'autres hosties non consacrées, restées dans le même endroit, étaient tombées en putréfaction. Ces vingt-quatre hosties furent longtemps vénérées dans l'église des Jésuites d'Alcala (1).

Saint Liguori raconte avec de nombreux détails un miracle qui eut lieu en 1772, sur le territoire de Saint-Pierre à *Palerno* près de Naples. Le 28 janvier, on trouva ouvert le tabernacle de cette église et l'on put constater la disparition de deux ciboires remplis d'hosties. Le mois suivant, on vit le soir une quantité de lumières dans un champ voisin ; des prêtres avertis creusèrent la terre à cet endroit et y trouvèrent un certain nombre des hosties que les voleurs avaient enfouies. Plus tard, de nouvelles apparitions lumineuses firent découvrir les autres hosties, qui furent solennellement reportées dans l'église de Saint-Pierre à *Palerno*.

XVIII^e SIÈCLE. — Le 31 mai 1725, Anne Charlier, épouse du sieur Delafosse, ébéniste de la paroisse Sainte-Marguerite de Paris, voulut demander au Saint-Sacrement la guérison d'une maladie réputée incurable. Elle suivit la procession de la Fête-Dieu, se traînant sur ses genoux et répétant sans cesse : « Jésus-Christ, vous pouvez me guérir ! » Elle fut en effet radicalement guérie. Après une longue et impartiale enquête, le cardinal de Noailles, dans un mandement, proclama l'authenticité de ce miracle. Voltaire fut l'un des témoins qui, dans l'enquête, attesta la vérité du fait, dont l'avocat Barbier reconnaît également la réalité : « Nous avons eu, dit-il (2), un miracle dans Paris, à la procession de la Fête-Dieu, et, il est si avéré que je suis obligé moi-même de le croire, ce qui n'est pas peu. »

« En 1793, à cette époque si féconde en crimes de toute espèce, un régiment français, qui était en Italie, passa dans un village au moment d'un orage qui fut suivi d'une grande pluie. Les soldats trouvèrent l'église ouverte et y entrèrent pour s'y mettre à l'abri. Comme on était alors en un temps où l'on travaillait à détruire la religion, et où ceux dont la foi et la piété n'étaient pas bien enracinées, se faisaient une gloire de se montrer impies, les soldats se comportèrent dans le temple du Seigneur comme dans un lieu le plus profane. Quelques

(1) *Bened. XIV, De canoniz. sanct.*, t. IV, cap. ultim.

(2) *Journal de Barbier*, t. I, p. 110.

uns proposèrent d'y faire venir du vin ; leur proposition fut bien accueillie. On en apporta bientôt dans de grandes jattes ; mais comme on n'avait pas assez de gobelets pour y puiser, il y eut un soldat qui fut assez impie pour se procurer un vase sacré par un sacrilège horrible. Il monte à l'autel, enfonce la porte du tabernacle, ose prendre en mains le ciboire, jette par terre les hosties saintes qu'il renfermait et vient ensuite tout triomphant. Mais le moment était arrivé où le Seigneur allait faire éclater sa vengeance sur ce malheureux. Comme il plongeait le ciboire dans l'une des jattes où il y avait du vin, il tomba mort ; et, afin qu'on ne doutât point que cette mort ne fût un effet de la vengeance du Dieu irrité, le ciboire profané ne put lui être ôté des mains par aucun de ceux qui essayèrent de le lui enlever. Il fallut avoir recours au curé de la paroisse, qui l'en retira aussitôt sans peine » (1).

On conserva longtemps dans l'église de Pezilla-de-la-Rivière (Pyrénées-Orientales), les hosties qui avaient été soustraites à la rage révolutionnaire et gardées dans une maison particulière, de 1794 à 1801 ; ce qui a rendu célèbres les hosties de Pezilla, c'est le compotier dans lequel elles furent abritées pendant sept ans. « Ce vase ou compotier, dit Mgr Tolra de Bordas (2), était en cristal uni et transparent sans ornement ni dorure, lorsque les petites hosties y furent déposées ; ce fait est attesté par les témoignages les plus respectables et notamment par la déclaration de la révérende Joséphine de Romanga, qui avait elle-même placé le purificateur enveloppant les quatre petites hosties. Or, lorsque le 5 décembre 1800, ce vase fut transporté de la maison Lorens à l'église, il se trouvait doré en partie, ce qui avait frappé les membres de cette famille. Mais cette dorure s'étendit graduellement depuis cette époque jusqu'au 2 août de l'année suivante. Cette dernière circonstance s'appuie sur une tradition universelle à Pezilla. Ce qui paraît certain, c'est que, depuis le moment où le vase a été vidé, la dorure a cessé de s'étendre, de sorte que les seules parties qui soient restées dorées depuis lors, sont le fond et les parois du vase, plus une bande circulaire dans la partie inférieure du couvercle également en cristal (c'est le rebord intérieur qui entre dans le vase)... Ce qui, plus que toute autre chose, excite l'admiration, c'est le caractère de cette dorure, qui échappe à l'observation la plus

(1) *Châtiments des révolutionnaires ennemis de l'Église, depuis 1789 jusqu'à 1807.*

(2) *Les saintes hosties et le ciboire doré de Pezilla de la Rivière, p. 40.*

attentive et la plus minutieuse et dont l'exécution défierait certainement l'artiste le plus habile. En effet, considérez, touchez, grattez le cristal du vase à sa surface intérieure, vous n'y voyez rien, vous n'y sentez rien en dehors du cristal. Opérez de même avec toute l'attention possible sur la surface extérieure, vous n'y sentez pas plus de dorure qu'à l'intérieur. La dorure, produite par des paillettes qu'on dirait introduites dans l'épaisseur même du cristal, forme des parties plus jaunes, d'autres plus pâles. C'est ce que des milliers de visiteurs ont constaté de leurs propres yeux, et ce qu'on peut constater chaque jour. Le vase de cristal a douze centimètres environ de diamètre, sur sept de hauteur. Il demeure toujours déposé dans le tabernacle du maître-autel, enveloppé dans un sac de soie rouge. On y conserve le purificateur tel qu'il était en 1800. » Mgr de La Boullerie a composé à ce sujet un gracieux cantique, qu'a mis en musique le R. P. Hermann.

XIX^e SIÈCLE. — Augustine Mourette, fille d'un vigneron de Créteil (Seine), était complètement paralysée. En 1802, le jour de la Fête-Dieu, elle se fit transporter, dans un fauteuil, près du principal reposoir. Après la bénédiction du Saint-Sacrement, elle se leva, s'agenouilla et pria avec ferveur. Sa guérison était complète (1).

Le Saint-Sacrement est exposé solennellement tous les ans au couvent des Sœurs de l'Espérance de Bordeaux, en mémoire d'un fait miraculeux qui s'est passé en 1822 dans une chapelle de leur congrégation. Voici la relation de ce miracle écrite par le prêtre qui en fut le principal témoin : « M. l'abbé Noailles, supérieur de l'Institut de Lorette, n'ayant pu aller lui-même donner la bénédiction du Saint-Sacrement à la communauté de Lorette, et m'ayant prié de le remplacer à ce sujet, je me suis rendu dans la prison de ces Dames, le 3 février, dimanche de la Septuagésime, à quatre heures et demie du soir. Dès que je fus arrivé, je me disposai à donner la bénédiction et, à cette fin, j'exposai le Saint-Sacrement ; mais à peine avais-je terminé le premier encensement, qu'ayant porté les yeux sur l'ostensoir, je n'aperçus plus les saintes espèces que j'y avais placées ; mais, au lieu des apparences sous lesquelles Notre-Seigneur daigne se cacher, je le vis lui-même, au milieu du cercle qui lui servait de cadre, comme un portrait peint en buste, avec cette différence que la

(1) M^e de Gaule, *Fastes et Légendes du Saint-Sacrement*, p. 328.

personne paraissait vivante. Sa figure était très blanche et représentait un jeune homme d'environ trente ans, extraordinairement beau ; il était revêtu d'une écharpe de couleur rouge foncé ; il s'inclinait de temps en temps à gauche, à droite et devant. Frappé de ce prodige et pouvant à peine en croire mes yeux, je crus d'abord que ce n'était qu'une illusion ; mais, le miracle continuant, et ne pouvant plus rester dans cette incertitude, je fis signe à l'enfant qui tenait l'encensoir de s'approcher de moi, et je lui demandai s'il n'apercevait rien d'extraordinaire ; il me répondit qu'il avait déjà aperçu le même prodige et qu'il l'apercevait encore ; je l'engageai alors à en faire prévenir la Supérieure, et il en parla à la sacristine, qui, frappée elle-même de ce spectacle, et absorbée par les sentiments qu'il lui inspirait, ne put s'acquitter de la commission qui lui était donnée. Pour moi, anéanti et prosterné contre terre, je ne levais les yeux que pour m'anéantir davantage en la présence du Seigneur, et je versais des larmes de joie, de reconnaissance et de confusion.

« Le prodige subsista durant toute l'hymne du Saint-Sacrement, durant le *Domine salvum fac*, les oraisons, le cantique ; et lorsque le cantique fut fini, montant à l'autel, je ne sais comment (car il me semble que je n'aurais pas ce courage en ce moment), je pris dans mes mains l'ostensoir, et je donnai la bénédiction, contemplant toujours notre divin Sauveur que je tenais visiblement entre mes mains. Ayant donné aux Dames de Lorette cette bénédiction miraculeuse et qui sera sans doute bien efficace pour leur établissement, je posai l'ostensoir sur l'autel ; mais lorsque je l'ouvris, je ne vis plus que les saintes espèces, dont Notre-Seigneur venait de s'envelopper dès que la bénédiction eut été donnée. Tout tremblant et versant encore des larmes, je sortis de la chapelle, étonné du calme qui s'y était observé durant un prodige si long, mais que j'ai attribué depuis à l'état d'anéantissement où chacun, ainsi que moi-même, avait été plongé, comme à l'incertitude que devait causer un spectacle trop extraordinaire pour qu'on ne craignît pas l'illusion. A peine fus-je hors de la chapelle, que toutes les personnes de la maison m'environnèrent, me demandant si j'avais vu moi-même le prodige qui les avait frappés, en me faisant plusieurs questions à ce sujet ; je ne pus leur dire que ces mots : « Vous avez vu Notre-Seigneur ; c'est une faveur insigne qu'il vous a accordée, afin de vous rappeler qu'il est réellement avec vous, de vous porter à l'aimer toujours davantage et à pratiquer toujours les vertus qui vous ont attiré une si grande grâce. »

« Jeme retirai chez moi, et, durant toute la nuit, je ne pus que songer au prodige dont je venais d'être le témoin. Le lendemain, lundi, étant allé à la paroisse Sainte-Eulalie et y ayant trouvé M. l'abbé Noailles, je lui fis part, ainsi qu'à quelques autres personnes, de ce miracle, quoique j'eusse résolu de n'en parler à qui que ce fût, croyant devoir m'appliquer les paroles de Jésus-Christ : *Vide, nemini dixeris* ; mais, l'enfant qui encensait et quelques étrangers qui se trouvaient dans la chapelle de Lorette ayant rendu compte de ce qu'ils y avaient vu ainsi que moi, j'ai pensé que le Seigneur voulait que j'appuyasse leur témoignage. Quelques uns ont ajouté foi à mon récit, quelques autres m'ont traité de visionnaire. Quoi qu'il en soit, je déclare ce que j'ai vu, ce que j'ai, pour ainsi dire, touché de mes propres mains, et, quoique mon témoignage soit de peu de poids, je me regarderais comme le plus ingrat et le plus coupable des hommes, si je le refusais pour attester la vérité. »

M^{sr} Daviau de Sanzay, archevêque de Bordeaux, crut devoir recommander aux religieuses et aux témoins le silence le plus absolu sur cette apparition, qui se renouvela la semaine suivante. Ce ne fut que trente ans plus tard que ces faits furent révélés par l'un des témoins, madame la baronne de Carayon-Latour (1).

Dans la nuit du 11 août 1834, la populace hérétique de Boston alla saccager le couvent des Ursulines du Mont-Benedict. Un des plus fanatiques s'empara du saint ciboire, mit les hosties dans sa poche et se rendit dans une auberge de Charlestown où il se vanta de ses exploits. Apercevant un Irlandais catholique, il tire de sa poche plusieurs hosties : « Tiens, dit-il, en les lui montrant, voilà ton Dieu : qu'as-tu besoin désormais de l'aller chercher à ton église ? » Le profanateur se sent alors saisi d'un besoin naturel ; il sort, une heure se passe, il ne revient pas. On le cherche partout, on le trouve enfin dans les lieux d'aisance, mort de la même façon que l'hérésiarque Arius. L'Irlandais s'empressa de couper la poche qui contenait les espèces sacrées et les porta à la cathédrale. Cet épouvantable événement mit un terme aux fureurs des fanatiques (2). »

« Dans un cabaret des environs de Paris, c'était en 1841, plusieurs hommes s'entretenaient à table et se trouvaient un peu lancés, lorsque l'élévation de la messe vint à sonner. C'était un dimanche. L'un d'eux

(1) *Annales du Saint-Sacrement*, t. VII, p. 64 ; *Semaine relig. de Versailles*, n° du 25 janvier 1880.

(2) *Annales de la Propagation de la Foi*, nov. 1847.

saisissant un verre, le remplit de vin et dit à ses camarades : « Voulez-vous voir ce que fait en ce moment le curé ? Ce n'est pas bien difficile et je suis aussi savant que lui : voici toute l'histoire. » Il marmotte quelques paroles pleines d'irrévérence, se lève et, simulant l'adoration, pose un genou en terre. L'assistance s'associait par des rires à la sacrilège comédie. Ce ne fut pas pour longtemps ; car, lorsque le malheureux voulut se redresser, il poussa un cri de douleur qui fit trembler la salle. On court à lui, on le relève, il avait la jambe brisée en trois endroits (1). »

« Un prêtre célébrait le Saint-Sacrifice à Vrigne-aux-Bois (Ardennes). A l'élévation, il aperçoit, au milieu d'un certain éclat, cinq gouttes de sang dans l'hostie consacrée. Saisi de surprise et ne voulant pas s'en rapporter à ses propres sens, il suspend la messe et fait constater le phénomène par les assistants. Lorsqu'il rompit l'hostie sur le calice, une ligne de sang suivit la rupture jusqu'au calice. Après la messe, un procès-verbal a été rédigé ; le miracle s'est d'ailleurs reproduit plusieurs fois. Depuis lors une des hosties sanglantes de Vrigne-aux-Bois a été conservée et devint un but de pèlerinage. M. l'abbé Jules Morel a publié une notice sur *les hosties sanglantes de Vrigne-aux-Bois*. On y voit les détails les plus intéressants sur l'événement qui remonte au 8 février 1849 (2). »

Voici ce que M. Vianney, le saint curé d'Ars, racontait dans ses catéchismes : « Un de ces jours, il m'est venu deux ministres protestants qui ne croyaient pas à la présence réelle de Notre-Seigneur dans la sainte Eucharistie. » Je leur ai dit : — « Croyez-vous qu'un morceau de pain puisse se détacher tout seul et aller de lui-même se poser sur la langue de quelqu'un qui s'approche pour le recevoir ? — Non. — Par conséquent, si pareille chose arrive, ce qui paraît être du pain n'en est pas. » Puis le vénérable curé ajoutait : « J'ai connu un homme qui avait des doutes sur la présence réelle ; mais il désirait avoir une vive foi et il pria la sainte Vierge de la lui obtenir. Écoutez bien ça : je ne dis pas que cela est arrivé quelque part, je dis que ça m'est arrivé à moi. Au moment où cet homme se présentait pour recevoir la sainte communion, la sainte hostie s'est détachée de mes doigts, quand j'étais encore à une bonne distance et est allée d'elle-même se poser sur la langue de cet homme (3). »

(1) Mgr Postel, *Le Bon ange de la première communion*, 6^e édit., p. 482.

(2) *Annales du Saint-Sacr.*, t. II, p. 317 et t. XV, p. 202.

(3) L'abbé Monin, *Vie du curé d'Ars*, I, IV, ch. xvi.

Les Annales du Saint-Sacrement (1) ont publié la lettre suivante d'une Visitandine de Georgetow (États-Unis), en date du 22 juin 1878, se rapportant à un fait qui s'était passé une quinzaine d'années auparavant dans l'État d'Indiana : « Nous venons de recevoir dans notre monastère une postulante pour le chœur, fort bonne musicienne et convertie au Catholicisme depuis dix ans, ainsi que son frère, qui le fut trois ans avant elle, voici à quelle occasion. Pendant qu'il était au collège Notre-Dame, dans l'État d'Indiana, de jeunes garçons qui avaient l'habitude de servir la messe, firent un complot afin d'enlever le Très Saint-Sacrement. Ils réussirent dans leur entreprise, mirent les hosties consacrées dans une boîte de fer et tâchèrent de la noyer dans la rivière ; mais, à leur grand étonnement, la boîte resta à fleur d'eau, et quand la peur les saisit et qu'ils se déterminèrent à aller remettre les hosties dans le tabernacle, elles sortirent elles-mêmes de la boîte et restèrent suspendues au-dessus de la rivière, entourées de brillantes lumières. Alors, d'eux-mêmes, en voyant ce miracle, ils allèrent avouer leur sacrilège et prièrent le prêtre de venir à leur secours. Il se rendit à l'endroit, vit la vérité de ce qu'on lui avait annoncé, mais aussitôt qu'il arriva au bord de la rivière avec le ciboire à la main, les lumières disparurent et les hosties vinrent d'elles-mêmes s'y placer. Le frère de notre chère postulante, ayant été témoin de cette scène, fut immédiatement persuadé de la vérité de notre sainte religion et abjura le Protestantisme. »

M^{lle} Anne de Cléry était atteinte depuis l'âge de 14 ans d'une paralysie musculaire atrophique. Neuf ans après, en 1865, l'adoration perpétuelle avait lieu dans la paroisse, à Saint-Martin de Metz. La jeune fille se fit transporter à l'église et dit au Saint-Sacrement, dans toute l'affection de sa foi : « Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir ! » Elle fut bientôt exaucée, et sa paralytique qui depuis si longtemps n'avait pas quitté son lit recouvra l'usage de ses membres. (2)

Le Messager du Sacré-Cœur a rapporté une guérison miraculeuse, opérée à Lourdes, sur une religieuse de la ville, au moment de la communion, à la messe de minuit de Noël, en 1865. Sœur Rose était atteinte depuis plusieurs mois d'une phthisie qui lui permettait à peine de se traîner péniblement à l'aide de béquilles ; sa faiblesse était

(1) T. XX, p. 354.

(2) *Le Très Saint-Sacr.*, *Revue des Œuvres euch.*, t. IV, p. 558.

extrême et elle ne prenait aucune nourriture. Cependant elle voulut rendre ses hommages à l'Enfant-Jésus et eut beaucoup de difficultés à se présenter à la Table sainte au moment de la communion. Elle le fit cependant dans de grands sentiments de résignation à la volonté divine, lui demandant de la guérir, si c'était pour sa plus grande gloire. Peu après son action de grâce, elle se sentit complètement guérie, revint à l'église témoigner à Dieu sa reconnaissance, et, depuis lors, son état de santé resta parfait à tous égards.

En 1866, le *Bulletin de la Société de Saint-François de Sales* a publié la relation suivante : « A Dubno, ville du district du gouvernement de Volhynie, il existe une église catholique, épargnée lors de l'abolition. Les cérémonies religieuses s'y font avec le peu de solennité que permet la présence de trois ecclésiastiques (chose devenue rare dans ces contrées). Les jours de fête, le peuple y afflue. La foule y était nombreuse le 18 février. A l'occasion des derniers jours du carnaval, on y célébrait les Quarante-Heures, comme on le fait de temps immémorial. Le Saint-Sacrement était exposé, et les personnes rapprochées de l'autel aperçurent tout à coup des flots de lumière douce mais éclatante, sortant de l'ostensoir, et, au centre, la forme très distincte de la personne de Notre-Seigneur dans notre humanité sainte glorifiée. Ce miracle a duré *tout le temps des Quarante-Heures*; il a été vu et constaté, non seulement par des privilégiés, mais par tous ceux, sans exception, catholiques et schismatiques, qui, par piété ou par curiosité, remplissaient incessamment l'église. M. le curé fut le premier à examiner de près cette merveilleuse apparition, puis il fit approcher des laïques, qui furent saisis d'un tel respect mêlé de crainte, qu'ils ne savaient comment descendre les marches de l'autel. La nouvelle de ce grand prodige courut de bouche en bouche dans la ville et les campagnes, parmi le peuple et les hautes classes de la société. Des personnes distinguées de la religion schismatique l'ayant également vu de leurs propres yeux (comme elles l'affirment hautement), la police s'en est émue. Elle fit comparaître devant son chef le curé, pour lui demander des explications; elle fit part du fait au gouverneur, le général Czorthow, habitant Zitimir, et elle a défendu, sous peine d'emprisonnement, d'en parler à qui que ce soit; car, disent les autorités, ce n'est qu'un nouveau subterfuge du clergé. Le curé, de son côté, a présenté un rapport détaillé à l'évêque, mais le clergé lui-même supplie les témoins oculaires de se taire au sujet du miracle, car il craint avec trop de raison la clôture de l'église. »

Nous lisons dans la *Semaine religieuse* de Beauvais du 11 juillet 1880 : « Le fait suivant, arrivé récemment, nous est communiqué par une correspondante très sûre, qui le tenait elle-même de très bonne source. Dans la ville d'Albany (Amérique), on vint de grand matin, il y a peu de temps, chercher un ecclésiastique pour administrer les derniers Sacrements à une personne qu'on disait être à toute extrémité. Pour se rendre auprès d'elle, le prêtre avait une journée de marche à faire. Après avoir dit sa messe, il dépose une hostie consacrée dans une bourse de velours rouge qu'il suspend à son cou, puis monte à cheval, pour arriver le plus tôt possible auprès du malade qui réclamait le secours de son saint ministère. Cependant le temps était affreux, la pluie tombait à verse, de sorte que les chemins étaient impraticables. Aussi le pauvre prêtre fut surpris par la nuit tombante, à peu près à mi-chemin, et force lui fut de s'arrêter dans une auberge qui se trouvait sur la route, afin d'y prendre un petit rafraîchissement et d'y faire boire son cheval. A peine y était-il qu'il vit venir à lui un messenger lui annonçant que, contrairement aux prévisions de la veille, la personne que l'on croyait mourant allait mieux et qu'il pouvait attendre au lendemain matin pour continuer sa route. Il l'engageait même à ne pas poursuivre, la nuit, un voyage devenu périlleux. Le prêtre ne put maîtriser un certain mécontentement d'avoir été, croyait-il, inutilement dérangé. Sans rien ajouter, cependant, il chargea l'hôtelier de lui préparer une chambre. Dès qu'il eut terminé sa légère collation, il voulut aller prendre un peu de repos. Il déposa sur la commode de son pauvre appartement le trésor qu'il portait sur lui, et n'eut pas de peine à s'endormir.

« Le lendemain matin, il fut pressé de reprendre sa route et monta à cheval comme le jour commençait à poindre. Il avait déjà chevauché pendant plusieurs heures, lorsqu'il s'aperçut qu'il avait, hélas !... oublié de reprendre avec lui la Sainte-Hostie !... A cette pensée, son âme fut saisie d'angoisses mortelles : l'aubergiste, sa femme, ses enfants, ses domestiques, tous étaient Protestants : « Qu'allait donc, se disait-il, devenir Notre-Seigneur entre leurs mains ?... » Sa douleur fut telle, qu'il crut, un moment, en perdre la raison. Il rebroussa chemin; la route, déjà bien longue une première fois, lui paraissait maintenant interminable; chaque minute lui semblait un siècle, et de temps en temps, il s'écriait éperdu : « Ah ! mon Dieu, comment avez-vous pu permettre que je vous aie oublié ?... et chez des Protestants surtout ! »

« Cependant, l'ecclésiastique plus mort que vif, arrive à l'auberge qu'il avait quittée le matin ; il demande au premier domestique qu'il rencontre si personne n'est entré dans la chambre qu'il a occupée la nuit précédente. Ne comprenant rien à ce qui lui est demandé, cet homme continue son chemin sans répondre. Sur ce, arrive l'hôtelier lui-même, auquel le prêtre réitère sa question. « Je désirais précisément « vous revoir, reprend celui-ci, afin d'avoir l'explication d'un fait que « je ne puis comprendre. Après votre départ, j'ai voulu monter à « l'appartement que vous avez occupé, afin d'y mettre tout en ordre, « mais je n'ai pu ouvrir la porte ; plusieurs personnes ont essayé après moi, sans pouvoir réussir. Alors, nous avons regardé par le trou de « la serrure, et nous avons aperçu la chambre éclairée d'une lumière « extraordinaire. Venez avec nous. »

« L'ecclésiastique monta en toute hâte, suivi de l'aubergiste et de toute sa famille. Il ouvrit la porte sans difficulté, prit la bourse restée à l'endroit où il l'avait déposée la veille, et montra la sainte Hostie consacrée à ceux qui l'entouraient. Pour lui, cependant, la lumière surnaturelle était invisible. Il expliqua à son auditoire le dogme de la présence réelle de Notre-Seigneur, dans la sainte Eucharistie, et tous, s'agenouillant, adorèrent Jésus-Christ dans son Sacrement d'amour. Ce divin Maître s'était donc gardé lui-même, et, comme aux jours de sa vie mortelle, avait passé en faisant le bien ; car, toute cette famille, éclairée soudain de la lumière de la foi, ne laissa partir le prêtre qu'après qu'il eut fait couler sur chaque front l'eau du baptême catholique. »

Le docteur Lefebvre, professeur à la Faculté catholique de Louvain, a constaté une seconde vue merveilleuse en Louise Lateau, la stigmatisée de Bois-d'Haine. Un jour, le curé de cette paroisse revenait de voir un malade et portait avec lui le vase des Saintes-Huiles, et le petit ciboire qu'il avait purifié et qui était vide. Ayant trouvé, suivant l'usage des vendredis, sa paroissienne en extase, il lui présenta le vase de l'huile des infirmes. A son approche, Louise Lateau sourit comme à la vue d'un objet ravissant ou d'une personne bien-aimée. Alors le curé prit le petit ciboire... mais, ô merveille ! cette fois, la figure de la jeune fille sembla s'illuminer ; Louise se leva, tomba tout de suite à genoux, tendit les bras en avant, se tournant suivant le mouvement du prêtre comme pour saisir l'aimant invisible qui l'attirait. Le bon curé, surpris et presque effrayé, pensa qu'il avait peut-être oublié dans son ciboire quelque parcelle d'Hostie échappée

à ses doigts et à ses regards, quand il avait purifié le vase sacré. De retour à l'église, il s'assura du fait et trouva réellement une parcelle bien visible d'Hostie consacrée. Après avoir de nouveau purifié le petit ciboire, il le reporta vers Louise, mais cette fois l'extatique sourit seulement, ainsi qu'elle le faisait à l'approche de tout objet béni (1).

Si nous n'avions craint d'être trop long, nous aurions pu parler de Jésus-Christ apparaissant dans l'hostie, sous des formes diverses, aux yeux de sainte Angèle de Foligno, du B. Bertrand, abbé de Grandselve, de la sœur Bourgeois, fondatrice de la congrégation de Notre-Dame à Montréal (Canada), de sainte Catherine de Sienne, de sainte Claire d'Assise, de la B. Colombe de Rieti, de la sœur Dominique del Paradiso, de saint Édouard, roi d'Angleterre, de sainte Françoise Romaine, de saint Hugues de Cluny, de saint Hugues de Lincoln, de sainte Ida, de saint Ignace de Loyola, de saint Jean de Saint-Faond, de saint Laurent Justinien, de sainte Lidwine, de sainte Marguerite de Cortone, de sainte Marie d'Oignies, de la B. Marie des Anges, de saint Philippe de Néri, d'Anna Maria Taigi, de la vénérable Marie Vela, de sainte Véronique de Binasco, etc. Nous aurions pu parler des apparitions du même genre qui eurent lieu à l'église abbatiale de Déols (Indre) en 1116, à Cologne en 1331, à Sainte-Marie *in Vado* de Ferrare, en 1551, etc. ; des hosties profanées par des Juifs à Bellitz (Prusse), à Deckendorf (Bavière), à Halle (Prusse), à Posen (Pologne), à Schazer (Pologne), à Sternberg (Allemagne) ; des empreintes d'hosties qu'on voit sur le marbre à Saint-Jean de Latran et à Sainte-Pudentienne de Rome ; des hosties miraculeuses conservées à Javarin (Hongrie), à l'église des Augustins de Cascia, etc. ; des miracles eucharistiques qui sont mentionnés dans les Vies de la B. Aldobrandesca, de saint Bonaventuro, de sainte Colette, de la B. Imelda, de saint Joseph de Cupertino, de sainte Julienne du Mont-Cornillon, de saint Nicolas de Flue, de sainte Odile, de sainte Thérèse, de sainte Véronique Giuliani, etc.

On voit au musée de Paray-le-Monial une immense carte géographique où sont indiqués les lieux célèbres par des miracles eucharistiques, avec la date, quand elle est connue, à laquelle s'est accompli le prodige. Nous allons reproduire la liste de ces localités :

(1) D. Imbert, *les Stigmatisées*.

ALLEMAGNE

Volmerstatt, 777.	Waldmurn, 1330.
Andechs, 1102.	Cologne, 1331.
Bethbrun, 1125.	Deggendorf, 1337.
Cologne, 1128.	Cologne, 1374.
Aix-la-Chapelle.	Sesfeld, 1384.
Augsbourg, 1194.	Donaustrauf, 1388.
Erfurt, 1249.	Posen, 1399.
Ratisbonne, 1257.	Erding, 1417.
Zlatingen, 1280.	Passau, 1477.
Olmitz, 1292.	Ebbendorf, 1480.

AUTRICHE-HONGRIE

Hapsbourg (Rudolph de)	Javariu, 1470.
Id. (Maximilien de)	Vienne, 1693.

BELGIQUE

Lige, 1208.	Vilseak, 1383.
Heckenrode, 1317.	Hoogstraten, 13...
Malo-Brages.	Bois-Seigneur, 1405.
Bruxelles, 1370.	Anvers, 1622.
Louvain, 1374.	

ESPAGNE

Valence, 1239.	Fromesta.
Daroca, 1239.	La Corogne.
Luchent, 1250.	Alhama.
St-Jean-d.-Abbeses, 1251.	Santander.
Cadix, 1492.	Alboraya.
Cordoue, 1500.	Ségovie.
Alcala, 1500.	Avila.
Escorial, 1592.	Lerma.

FRANCE

Montmartre, 1 ^{er} siècle.	Avignon, 1433.
Sarlat, 550.	Dijon, 1436.
Poitiers, 950.	Dôle, 1436.
Gisors, 1110.	Concarneau.
Riom.	Marseille-le-Petit, 1532.
Bourges.	Laon, 1565.
Toulouse.	Feverny, 1608.
Paris (St-Chapelle), 1238.	Beauve, 1638.
Id. (St-Gervais), 1274.	Pressac, 1643.
Id. (St-Mery), 1290.	Uzès, 1668.
Id. (Billettes), 1297.	Saumur.
Douai, 1254.	Paray, 1675-89-90.
Bianot, 1331.	Marsaille, 1720.

FRANCE (Suite)

Marseille, 1779.	Besançon, 1790.
Iraxson, 1789.	Bordeaux, 1822.
St-Etienne, 1790.	Paris, 1823.

GRANDE-BRETAGNE

Hunns, 679.	Lincoln, 1200.
Ethelfred, 871.	Canterbury, 1382.
Armach, 1148.	

HOLLANDE

Bréda, 1230.	Berghem, 1421.
Boxtel, 1280.	Alkmaar.
Siphont, 1343.	Meerssen.
Amsterdam, 1345.	Gorkum, 1572.
Boxmeer, 1400.	

ITALI

Pavie, 380.	Florence, 1230.
Ferrare.	Rimini, 1245.
Mantoue, 841.	Bolsène, 1264.
Bologne.	Assise, 1274.
Milan, 1150.	Turin, 1453.
Rome (St-Jean de Latran)	Lanciano.
Id. (St-Pudentienne)	Potenza.
Atrezzo.	Paterno, 1772.

PORTUGAL

Santarem, 1247.	
-----------------	--

RUSSIE ET POLOGNE

Kieff, 1250.	Schezet, 1556.
Cracovie, 1345.	

AFRIQUE

Alexandrie, 260.	Pères du désert, 390.
Carthage, 300-350-366.	Fussals, 425.

ORIENT

Emmaüs, 33.	Constantinople, 412.
Athènes, 89-92-120.	Gade, 513.
Antioche, 999.	Egine 513.
Cesarte, 369-371.	Constantinople, 552.
Candie (Ile), 370.	Agstos, 590.
Nazianze, 380.	Famagouste, 1571.
St-Agapet (Grèce).	

En comparant cette liste avec les faits que nous avons énumérés dans ce LIVRE, on verra que nous avons indiqué des miracles qui ne sont point portés sur la carte et que, d'un autre côté, cette carte en signale d'autres dont nous n'avons point parlé. Ceux qui voudraient connaître la relation de ces derniers prodiges devraient recourir, soit aux *Acta Sanctorum*, soit aux monographies que nous citerons dans notre *Bibliographie* (LIVRE XX), soit aux divers recueils spéciaux, anciens ou modernes (1), que nous avons mis à profit pour d'autres renseignements.

(1) Thomas Bozius, *De signis ecclesiarum*; Toussaint Bridoul, *L'École de l'Eucharistie*; Césaire d'Heisterbach, *Dialogus miraculorum*; Coccus, *Thesaurus catholicus*; C^r, *Mémoires eucharistique*; Collin de Plancy, *Légende des sacrements*; Garcicus, *In veritatem corporis Christi in Eucharistia consensus omnium aetatum*; M^r de Gaulle, *Fastes et Légendes du Saint-Sacrement*; Gononi, *Histor. eucharistica*; Guérin, *les Petits Bollandistes*; *Histoires choisies des miracles de la sainte Eucharistie*; Paris, 1727, in-12; le P. Huguet, *Dévotion à la sainte Eucharistie en exemples*; *Annales du Saint-Sacrement*; le Dr Imbert-Gourneyre, *Les Stigmatisées*; Leuchtius, *Speculum illustrium miraculorum SS. Eucharistiae*; Mgr Postel, *Répertoire hist. du catéchiste de la première communion*; Théoph. Raynaud, *De apparitionibus in sacramento Eucharistiae*; Le Règne de Jésus-Christ, 1884 (articles du P. Frisot); Rossignoli, *Le meraviglie de Dio nel santo Sacrifizio*.